

Hommages

Henry de Montherlant

Quand la pensée de Maurras a été bien isolée de celle de ses fidèles, en qui elle ne descend pas toujours sans se dégrader (le pied du phare est dans l'ombre), elle répand une lumière dont, comme tout le monde, j'ai reçu les reflets. Il y a un certain nombre de bêtises que j'eusse sans doute proférées, à un âge qui n'est pas regardant sur ce chapitre, et qui ne le furent pas parce que Maurras existe. Les jeunes gens qui peuvent s'appliquer cette phrase formeraient une armée. Je n'ai jamais lu, de Maurras, une bêtise. Un tel éloge peut paraître une boutade ; mais passez à cette mesure nos grands bonhommes.

Défions-nous des niaises idolâtries. On peut penser solidement sans Maurras. On peut exprimer une pensée solide dans une grande langue, sans Maurras. Il est l'héritier d'une culture qui tout de même était là, s'il n'y eût pas été. Mais elle était méconnue, recouverte, et par quoi ! quel recul ! Il est le restaurateur. Ce titre n'est pas discutable.

À quinze ans, c'en était fait, j'étais pétri par l'antiquité. Or, je n'ai lu Maurras, fils de l'antiquité, qu'à dix-huit ans. Il n'est pas facile de départager ce qu'il a créé en moi et ce qu'il a seulement excité ou précisé, qui s'y trouvait déjà. Mais il y a un effort vers la clarté, un goût de serrer le réel, une horreur de l'affectation et du verbiage que je dois à lui et à nul autre. À tout écrivain que j'estime, je souhaite de subir cette influence. Parce qu'on l'a vue tomber, sans trop de répugnance, dans des esprits uniquement critiques, et parfois uniquement inféconds, on insinue qu'elle est repoussée par ces démons phrygiens de l'âme qui délivrent les beautés déchirantes au fond d'une ombre où ne trace pas la raison. Ce sont ceux qui n'ont pas de quoi êtreindre qui parlent toujours des choses qui s'excluent. Les vertus maurrassiennes peuvent s'accorder avec l'imagination créatrice la plus emportée, s'il demeure entendu qu'une renonciation temporaire à la grande intelligence permet seule de faire corps avec la vie. Une gloire immense descendra sur le lieu de cette rencontre.

On nous montre le maître de l'Action française se refusant à un emploi de soi-même. Barrès (sauf dans son œuvre de guerre) s'est prêté à la vie et servi d'elle. Maurras s'est donné à la vie et laissé dévoré par elle. Barrès a tiré Reinach et Rouvier de la caducité, les a institués dans l'art avec mission qu'ils le perpétuent. Dupont et Durand ont tiré Maurras dans la caducité et pèsent sur lui pour qu'il s'y enfonce. Sacrifice pathétique de la perpétuité à l'écoulement des choses, fait sur l'autel de la patrie ! Mais y a-t-il vraiment sacrifice ? Ce qui est mené au jour, n'est-ce pas ce qui valait le plus de l'être ? Y a-t-il vraiment pathétique ? Ce qui est choisi, n'est-ce pas choisi par inclination ?

Extrait de Pierre Varillon et Henri Rambaud, Enquête sur les Maîtres de la jeune littérature, Bloud et Gay, 1923.

... Maurras est avec Bourget et surtout avec Barrès, l'un des écrivains français vivants auxquels je crois devoir le plus.

Quelque jour, une pensée nous vient, enfin nous concluons, un mot naît sous notre plume dont jadis nous ne sentions pas le besoin, et nous sommes de bonne foi en nous disant : « C'est

une affaire entre la vie et moi. » Eh ! non, il y fallut un tiers. Si loin de lui que nous nous croyions supprimés son existence et nous pensions différemment. Mon maître ! Comme les coureurs dans une course de relais, je pars du point où il arrive, avec l'avance qu'il m'a gagnée. Nous n'avons pas couru côte à côte. Je lui ai ravi le témoin comme une flamme et il a disparu : je n'ai pas vu son visage. Un enfant m'attend au terme de ma course, qui à son tour me ravira ce que j'apporte et fuira sans que j'aie senti sa main.

Beaucoup sursautent au nom de Maurras, qui sont venus, persuadés qu'ils y venaient librement, sur un terrain choisi par Maurras et où Maurras les conduisait.

Et c'est pourquoi son influence réelle est plus grande encore que ce qui en est reconnu.

Article paru dans Le Nouveau Mercure politique, avril 1923.

* * *

Il y a un certain nombre de bêtises que j'eusse sans doute proférées à un âge qui n'est pas regardant sur ce chapitre, et qui ne le furent pas parce que Maurras existe. Les jeunes gens qui peuvent s'appliquer cette phrase formeraient une armée... On peut penser solidement sans Maurras. On peut exprimer une pensée solide dans une grande langue, sans Maurras. Il est l'héritier d'une culture qui tout de même était là, si n'y eût pas été. Mais elle était méconnue, recouverte, et par quoi ! Quel recul ! Il est le restaurateur. Ce titre n'est pas discutable... Il y a un effort vers la clarté, un goût de serrer le réel, une horreur de l'affectation et du verbiage et que je dois à lui et à nul autre. À tout écrivain que j'estime, je souhaite de subir cette influence. [...]

Article paru dans la Revue universelle du 1^{er} janvier 1937.